

PROLOGUE

Ma chère Jenny,

Ceci va être difficile. Je ne peux pas prétendre le contraire – je vais essayer de recomposer l’histoire de nos vies et il y aura des moments, je le sais, où je me demanderai si c’est vraiment une bonne idée. Je suis entourée de documents, de dossiers, d’archives, mais surtout de fantômes, de souvenirs et de souffrance. Je sais que ma route sera noyée de larmes, mais que toutes les larmes de mon corps ne te feront pas revenir ; elles ne répareront pas ce que tu as subi.

Mais je les ai observés. Je les ai observés pendant des années, Jenny. J’ai vu ce qu’ils t’ont fait, j’ai vu comment ils ont attisé ta haine de toi-même, comment ils t’ont donné l’impression que tu ne valais rien. Je savais que notre père abusait de toi et que notre mère te faisait croire que tu n’étais rien. Je n’étais qu’une fillette, ta petite sœur – et je le subissais, moi aussi. J’ai tout vu, Jenny, et

j'ai tout vécu. Pendant longtemps, j'ai été impuissante – incapable d'agir, incapable de m'échapper de tout ça, à la merci de gens qui auraient dû intervenir pour disloquer notre famille toxique.

Mais je ne pouvais rien faire, Jenny...

... jusqu'à ce que je puisse faire quelque chose.

Ce qu'ils ont tous oublié, c'est que les petites sœurs grandissent. Les fillettes terrifiées, les filles abusées par leur père, les frères et sœurs témoins – ils deviennent grands. Et ils n'oublient pas. Je t'ai fait une promesse et il est temps que je la tienne. Je les ferai payer. Je les ferai payer pour ce qu'ils t'ont fait, Jenny. Il y aura un prix à payer pour moi aussi, j'en suis bien consciente, mais ça m'est égal. Après tout, il ne sera jamais aussi exorbitant que celui dont tu t'es acquittée.

Je vais essayer de l'écrire – mon histoire, ton histoire, notre histoire –, mais qui sait où ça nous mènera ? Je découvre constamment de nouveaux éléments. Ces dossiers et feuilles volantes qui forment nos vies, ces pans qui ont été couchés sur papier par d'autres gens. Ils ne se doutaient pas de la moitié de ce qui se tramait. Il est temps pour moi de tout reconstituer et rendre justice à ta mémoire. Il y aura des horreurs sur ce papier, mais mon projet est mû par l'amour. Mon amour pour toi, ma grande sœur qui n'est plus là pour me tenir la main ; ma grande sœur que je n'oublierai jamais. Nous sommes si nombreux dans ce cas, une armée d'individus brisés et abusés ; un nombre qui choquerait le monde si seulement il daignait prêter attention aux existences atroces que connaissent tant d'enfants ;

mais nous possédons une force en nous, un noyau dur qui nous permet de survivre et de dépasser tout cela, une fois que nous avons enfin réalisé que ce n'était pas notre faute, ça ne l'a jamais été.

Tu n'étais coupable de rien, Jenny ; je n'étais coupable de rien. Nous ne l'avons pas cherché, et toi comme moi, nous l'avons enduré de notre mieux. Nos histoires ont beau finir différemment, nous sommes liées à jamais, et je veux que le monde connaisse ton nom, reconnaisse que ta vie avait une valeur.

Certains prétendent que notre destin est écrit, d'autres que nous sommes responsables du cours de nos vies. Je n'en sais rien, car une partie en moi a le sentiment que nous étions condamnées dès notre naissance, mais une autre partie pense qu'il est toujours possible de se battre, de s'efforcer de créer la vie qu'on mérite, même quand l'univers tout entier semble prendre un malin plaisir à l'en empêcher. Qu'en était-il pour nous, Jenny ? C'est ce que j'essaie de démêler. La seule chose dont je ne doute absolument pas, c'est l'amour que je te porte, et ma conviction que nous avons tous droit à une chance d'échapper à la loterie de la naissance. Je t'aime, Jenny – et j'aurai besoin de ton amour pour me porter dans ce projet. Je reviendrai pour partager notre histoire avec toi. Je reviendrai pour te prendre la main tandis que nous traversons cela ensemble. Tu es prête ? Voilà, c'est ici que commence notre « il était une fois... »

Ta petite sœur, Caryn xx

1

TOXIQUE (1970)

Maman avait une vie avant de rencontrer papa. C'est le cas pour tout le monde, évidemment, mais parfois, c'est sans importance. Certaines personnes se traînent péniblement dans la vie, d'autres parviennent à rester dans les clous ; ma mère ne faisait partie ni de la première ni de la seconde catégorie. Sa vie d'avant n'avait rien de spectaculaire – elle n'avait pas eu de carrière ou de talent incroyable susceptible d'émerveiller les gens –, mais il y avait une histoire, l'histoire d'une histoire, qui a eu des conséquences sur ce qui est arrivé à ma sœur et moi.

Ma mère est née dans une famille tout ce qu'il y a de plus normale. Son père, Bert, avait été dans la marine nationale, et sa mère, Ivy, tenait son propre atelier de couture. Des gens bien, installés. Ils possédaient une jolie maison confortable, toujours astiquée comme un sou neuf. C'étaient des voisins honnêtes, bûcheurs, respectueux et respectables, sur qui on pouvait compter. Le genre de personnes convaincues qu'il ne fallait pas contracter de dette, et que le dur labeur représentait une rétribution en soi. Le genre de personnes qui ont formé

la base de ce pays pendant des années. Mais les temps étaient en train de changer, et ils n'auraient pu s'imaginer les changements qu'ils étaient voués à connaître.

Ivy et Bert avaient deux petits garçons qui s'appelaient Philip et Peter, et une fillette prénommée Jeanette. Ils étaient heureux, stables, francs – et ils avaient aussi maman. Née quelques années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle était leur premier enfant, et aurait dû être la prunelle de leurs yeux. Mais à la place, comme grand-maman Ivy me le dirait plus tard :

— Notre Lesley était née mauvaise.

Au fur et à mesure que je grandissais, j'entendais de plus en plus souvent ce genre de commentaires :

— Lesley était une vilaine petite fille depuis le début, disait grand-maman en soupirant. Le premier jour d'école, elle est rentrée à la maison avec un grand sourire. J'espérais qu'ils avaient été capables de la dompter et qu'elle aimait l'environnement structuré de l'école, mais pas du tout : elle était fière d'elle, car elle avait eu des ennuis dès son arrivée là-bas et avait réussi à exaspérer sa maîtresse.

Grand-maman employait souvent cette expression en parlant de maman :

— Elle était au taquet dès le premier jour.

Apparemment, maman se délectait d'être méchante et si, dans son enfance, cela se résuma probablement à pousser son entourage à bout, en continuant sur sa lancée, à l'adolescence et plus tard, elle franchit sans peine les frontières du danger et de l'illégalité.

Grand-maman disait toujours que maman semblait ravie de raconter qu'elle mettait les maîtresses hors

d'elles ou qu'elle s'était encore attiré des ennuis. Elle adorait être le centre d'intérêt, peu importait comment.

Ce n'était pas uniquement en dehors de la maison qu'elle provoquait des démêlés. Tante Jeanette était épileptique et devait donc probablement nécessiter un peu plus d'attention de la part de grand-maman Ivy – à juste titre – par conséquent, maman exprimait sa désapprobation à sa manière, et, lorsqu'elles étaient petites, on l'avait surprise en flagrant délit en train de pousser sa petite sœur vulnérable dans l'escalier, et ce, plus d'une fois. Lorsqu'on la confrontait à son comportement, soit elle niait – même quand il était évident qu'elle était coupable –, soit elle souriait. Ces deux attitudes rendaient grand-maman Ivy furieuse, et, bien des années plus tard, elle continuait à évoquer le « fond mauvais » de maman.

— Cette gamine possède une facette que personne ne voit, disait-elle. Elle serait capable de provoquer un esclandre dans une pièce vide, et elle ne pense qu'à elle.

J'anticipe, mais les histoires de famille sont une drôle de chose. Elles commencent avant que vous ne fassiez partie du décor, avant même que quiconque ait songé à vous, mais tout cela a son importance et affecte qui vous serez et votre histoire personnelle. Des jalons fondamentaux sont posés, des tendances développées ou niées, des affronts ancrés à jamais chez certaines personnes, et des légendes transmises de génération en génération. Un jour, j'ai lu quelque part que chacun joue un rôle particulier dans une relation ; et je ne parle pas simplement d'être une épouse, une mère, une fille, une sœur ou une amie, mais plutôt du fait que les gens attendent d'autrui un certain comportement dans le cadre de ces

rôles, et de l'attitude qu'on adopte dans chaque relation. Je pense que beaucoup d'entre nous le ressentent de manière profonde, et nous tombons trop souvent dans le piège consistant à ne pas être nous-même dans nos relations ou nos amitiés, car l'autre attend de nous d'être l'amie qui ne se plaint jamais, ou la compagne qui réagit toujours, ou la martyre. Une fois qu'on a finalement pris conscience de ces schémas, on peut dépasser ces attitudes malsaines et être enfin soi-même ; mais l'impression que j'avais de maman, d'après les innombrables anecdotes que j'ai entendues, et en étant moi-même aux premières loges pendant des années, c'est qu'elle ne s'est jamais conformée aux projections d'autrui, qu'elle a toujours fait ce qu'elle voulait et qu'au passage, elle a fendu le cœur de ses parents.

D'une méchante gamine, maman s'est transformée en adolescente incontrôlable. Ivy et Bert étaient désespérés par leur fille aînée et se sont progressivement résignés aux rumeurs qu'on leur colportait. Lesley fréquentait les mauvaises personnes, elle aimait trop les garçons et faisait des bêtises. Les commérages chez les voisins allaient bon train, affirmant qu'elle avait une aventure avec un homme marié, et sous peu – comme on pouvait s'y attendre –, ils furent confrontés à la nouvelle scandaleuse que leur fille était tombée enceinte hors mariage. En ce temps, ce genre de choses était encore considéré comme une honte. Il ne faut pas croire tout ce que racontent les livres d'histoire sur les années 1960 et leur grande tolérance. Les femmes jeunes, célibataires, issues de la classe ouvrière, qui tombaient enceintes après avoir eu des relations sexuelles non protégées avec des hommes mariés, n'étaient certainement pas

accueillies à bras ouverts par leur famille et leur communauté. Mes grands-parents étaient totalement désespérés, ils se remettaient en question, se demandant ce qu'ils avaient loupé dans l'éducation de cette fille-là. D'après les informations que j'ai pu recouper, l'amant de maman n'avait nullement l'intention de quitter sa femme pour cette adolescente, qui le prenait pour son visa de sortie d'une existence atrocement barbante, selon elle. La naissance de mon demi-frère, Ian, ne lui fit pas changer d'avis. Grand-maman Ivy et grand-papa Bert décidèrent qu'ils feraient tout leur possible pour soutenir leur fille. Malgré l'opprobre du voisinage et des autres membres de la famille, ils ne la laissèrent pas tomber – une fois de plus – et s'occupèrent du bébé qui venait de naître. Ils auraient dû savoir que « chassez le naturel, il revient au galop ». Maman réagit comme s'il était absolument légitime que ses parents se chargent de la responsabilité de bébé Ian pendant qu'elle passait tout son temps avec son amant.

Je ne sais pas si maman croyait qu'elle pourrait le pousser à se raviser en retombant enceinte, mais en tout cas, c'est ce qu'elle fit. Elle n'avait que vingt ans lorsqu'elle conçut ma demi-sœur Jennifer, et cela ne changea en rien sa relation avec le père. Son amant marié s'obstina à refuser de quitter sa femme – pire, il lui annonça qu'il ne voulait plus entendre parler d'elle ni de leurs enfants.

Ce fut alors que le vent tourna en faveur de maman : par hasard, ou de manière préméditée, elle rencontra Norman Yeo. Apparemment, cela ne le gênait pas qu'elle soit enceinte d'un autre homme, ou qu'elle ait déjà un bébé, puisqu'il la demanda en mariage au bout de quelques mois seulement de fréquentation. Cela plantait

le décor pour leur relation en général : impulsive et sans réflexion sur les conséquences.

Papa était un enfant unique et ses parents avaient toujours voulu que « leur Norman » ait des noces spéciales. Ce fut la première d'une longue série de déconvenues concernant leur fils et sa nouvelle épouse. Maman et papa se marièrent peu après le Nouvel An 1970 ; ils se rendirent secrètement à la mairie du coin, puis mirent leur entourage devant le fait accompli. Molly et Harry se sentirent blessés que leur fils se soit marié sans eux, mais ils furent encore plus contrariés quand ils apprirent que leur nouvelle bru avait déjà un bébé et était encore enceinte – d'un autre homme.

Jennifer est née peu après, cette année-là. À ce stade, leur entourage (famille et amis) considérait à l'unanimité Norman comme un type bien. Car après tout, une femme qui avait déjà deux enfants d'un homme marié n'était pas franchement l'affaire du siècle. Si les parents de maman l'encourageaient involontairement dans son mode de vie en s'occupant de Ian, il n'empêche que son nom était constamment traîné dans la boue dans leur voisinage. Les bébés hors mariage étaient des bâtards, à cette époque, les femmes des putes ou des « femmes déchues » et les hommes... eh bien, les hommes, la plupart du temps, sortaient leur épingle du jeu. On trouvait qu'en épousant Norman Yeo, maman avait atterri sur ses pieds plutôt que sur ses fesses, pour une fois. Lorsqu'il adopta Ian, puis Jennifer peu après sa naissance, cela ne fit que renforcer la haute estime que les gens avaient de lui.

Dans mon enfance, j'entendais couramment cette phrase prononcée dans l'entourage de ma famille :

— Cet homme est un saint ! disaient les gens du coin quand ils apprenaient ce qu'il avait fait.

Maman était la pécheresse, et papa était le sauveur arrivé sur son cheval blanc pour la protéger, elle et ses petits bâtards, d'une existence atroce.

Aux yeux du reste du monde, c'était un homme gentil, un bon père, un mari affectueux – mais le reste du monde est parfois aveugle sur ce qui se déroule derrière les portes closes. Il y avait tant de choses qu'ils ne voyaient pas. Depuis le début, le problème résidait dans le fait que maman et papa se ressemblaient trop. Ils étaient tous deux paresseux, avaient véritablement un poil dans la main, et ils avaient tout faux dans leurs priorités. Ils se comportaient comme si la société était censée subvenir à leurs besoins, et tant qu'ils arrivaient à trouver un pauvre bougre à qui refiler le boulot, ils ne levaient pas le petit doigt.

Ma grand-mère maternelle n'avait pas la langue dans sa poche quand elle me parlait de la situation. Elle s'était occupée de Ian depuis sa naissance et s'en mordait les doigts.

— J'essayais juste de les aider, m'a dit un jour Ivy, mais je n'ai fait qu'aggraver terriblement la situation. J'aurais dû la laisser se débrouiller – si c'est elle qui avait dû se taper tout le boulot, qui sait ce qui serait arrivé ? Peut-être qu'elle ne se serait pas précipitée comme ça pour en faire un autre. Je savais que ta mère ne se gratterait même pas le dos toute seule si elle trouvait quelqu'un pour le faire à sa place, et j'aurais dû être plus lucide à ce moment-là.

Désormais, avec Norman, elle avait trouvé son égal, aussi paresseux et imbu de sa personne qu'elle-même.

C'est vrai, hélas, que les choses ont empiré après sa rencontre avec papa. Ces deux individus n'auraient jamais dû se mettre ensemble. Un saint et une pécheresse ? Mais non, ils étaient aussi mauvais l'un que l'autre, toujours en quête de bidouilles pour se faciliter l'existence, et absolument indifférents aux dommages qu'ils étaient susceptibles de causer en cours de route. Maman était une faiseuse d'histoires, une manipulatrice de haut vol ; elle possédait également la meilleure mémoire que j'aie jamais connue. Elle se souvenait du moindre regard de travers, de l'affront le plus minime, de quiconque avait, selon elle, été une « ordure » à son égard. Ses propres torts ne comptaient pas ; elle avait un tempérament de bourreau, mais se percevait comme l'éternelle victime. Elle a sans doute influé sur l'apparence de Norman dès leur mariage, mais cela venait en grande partie de son caractère paresseux, à lui. Il choisissait toujours la voie de la facilité ; aussi, quand maman dépensait tout l'argent en vêtements pour elle, il ne protestait pas, mais voyait plutôt cela comme le moyen d'avoir la paix. Pour tout appareil, il ne possédait qu'un seul haut et bas, et se fichait éperdument de sentir mauvais ou d'avoir l'air négligé au quotidien. Maman se pavanait en fourrure, tandis qu'il portait le même tee-shirt et pantalon jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux. En apparence, c'est elle qui menait la danse – ce qui ne faisait que confirmer aux yeux des autres son statut à lui de « saint » –, mais je sais que sa paresse y était pour beaucoup. Il n'avait pas besoin d'être propre ou de bien s'habiller puisqu'il n'avait nullement l'intention de travailler. Il n'avait pas besoin d'argent, puisque maman se précipiterait chez ses parents lorsqu'elle aurait tout

dépensé pour elle et qu'il ne resterait plus un sou pour nourrir les gosses. Ils semblaient entièrement dépourvus du sens des responsabilités.

On donna aux jeunes mariés un appartement dans le quartier populaire de Wirral, et ils s'en plaignirent copieusement. Maman se rendait tous les jours à l'assistance sociale pour marteler qu'elle avait besoin d'un endroit avec un jardin, plus grand, pour eux quatre. Elle arrivait à trouver un peu d'énergie quand elle pensait pouvoir obtenir quoi que ce soit gratuitement, mais l'énergie ne s'étendait jamais jusqu'à quelque chose d'honnête comme un boulot.

En l'espace de quelques mois, ils furent réinstallés dans une petite maison de plain-pied, un logement social, où ils se disputaient chaque jour et buvaient chaque nuit et week-end. Ils ne firent aucun effort pour le rendre agréable ; d'ailleurs, des rapports de travailleurs sociaux datant de cette époque indiquent que le logement était *non conforme aux normes en vigueur* – une description de ce que ces deux-là en avaient fait, et non pas de son état originel quand ils y avaient emménagé.

Maman a toujours eu en elle beaucoup de violence, et elle en déchargeait une bonne partie sur Norman, mais réservait le gros de sa haine pour ma demi-sœur, Jennifer, et cela transparaît sans équivoque dans les documents officiels. Ian avait passé beaucoup de temps avec les parents de maman depuis sa naissance, et cela continua après que maman eut épousé mon père. Cependant, Ivy et Bert n'avaient pas développé le même lien affectif avec Jenny. Lorsque Ian était encore petit, maman pourchassait son homme marié, le voyant dès qu'il était disponible, mais quand Jenny était née, elle s'était

mariée – certes, c’était loin d’être parfait, mais elle avait une maison et un époux, et grand-maman et grand-papa se mirent en retrait. Même s’ils gardaient Ian encore très fréquemment.

Maman est retombée rapidement enceinte et je suis née en 1971. Elle adorait me montrer la carte que papa lui avait offerte, où était écrit *Merci pour notre beau bébé*, mais en réalité, il nous a ignorés pendant des années. Il était souvent dehors, en train de pêcher, son prétexte pour fuir maman, je suppose, et quand il rentrait à la maison, elle l’attendait sur le seuil de la porte pour lui rapporter que nous avions été de sales morveux et que nous lui avions mené la vie impossible en son absence. Il pouvait lui arriver d’être violent, mais c’était elle qui brisait régulièrement les vitres et balançait des objets partout. Elle essayait très souvent de nous brûler ou nous frapper avec des casseroles. Dans un accès de rage, elle donna un jour un coup de poing dans la porte d’entrée, et j’ai le souvenir, toute petite, qu’elle avait mis le feu au lit avec mon père dedans. Une autre fois, elle lui avait jeté de l’eau bouillante à la figure. Il en sortit indemne, mais cela démontre ce dont elle était capable. Je ne me souviens pas de grand-chose dans mes premières années, sauf de ce contexte permanent de violence, mais pour moi, c’était normal. C’était comme ça que fonctionnait ma famille ; je ne connaissais pas d’alternative.

Durant ma petite enfance, maman était plus présente dans ma vie, pas seulement parce que papa était sorti pour ses excursions de pêche, mais aussi parce qu’elle prenait beaucoup de place et recherchait l’attention en permanence. Elle était toujours sur son trente-et-un et se débrouillait pour trouver de l’argent pour aller chez le

coiffeur ou s'offrir de nouveaux vêtements, même aux dépens de ses propres enfants. Nous étions au début des années 1970 et elle aimait suivre la mode. Elle portait des minirobes, était toujours maquillée, avec du rouge à lèvres marron et beaucoup d'eye-liner noir. Ses cheveux étaient teints en noir corbeau, et elle avait souvent une permanente – il y avait toujours une nouvelle tendance à suivre. Papa était plutôt séduisant, brun et grand, mais il ne se préoccupait guère de son apparence comme le faisait maman ; il était trop paresseux pour cela. Je crois que je ressemble à ma mère – je ne retrouve rien de lui en moi, mais je prends peut-être mes rêves pour des réalités. Si ça se trouve, ce n'est même pas mon vrai père, vu qu'apparemment, ma mère le trompait à tire-larigot, mais il prétend que si, et je dois donc vivre avec ça.

Mon père ne m'a donné qu'un seul bon conseil dans ma vie, celui de ne jamais entrer en conflit avec maman.

— Tu ne gagneras jamais, m'a-t-il dit, et il avait absolument raison.

Son bon conseil à elle, ce fut :

— Sors avec un homme jusqu'à ce que tu en trouves un mieux.

Je suppose que c'est ce qu'elle-même avait toujours fait, et je n'ose pas imaginer à quoi ressemblaient les précédents si elle considérait Norman Yeo comme une opportunité intéressante. J'imagine qu'elle a dû se ranger à ce qu'en disaient les gens – je ne prétends pas qu'elle est tombée dans le panneau, mais peut-être qu'elle aspirait à afficher l'apparence d'une famille « respectable », du moins tant que ça l'arrangeait.

Après moi, deux garçons sont encore nés. Tous deux avaient des traits de papa et ils étaient incontestablement

mieux traités que moi, Ian ou Jenny. Andrew ressemblait à ma grand-mère Molly, et Kevin à grand-papa Harry – peut-être que cela explique pourquoi il s'en est davantage occupé. Peut-être que maman les préférait parce que c'étaient des garçons et qu'ils ne venaient pas d'un homme qui, selon elle, l'avait abandonnée alors qu'elle avait tout fait pour le récupérer.

Il est indéniable qu'elle les a traités bien différemment de Jenny. Elle a haï ma sœur depuis le jour de sa naissance, d'après tout ce que l'on m'a raconté au fil des ans. Grand-maman Ivy disait toujours que Jenny était une enfant silencieuse, restant assise toute seule dans son coin, mais je savais pourquoi : elle tentait d'échapper à sa propre mère. Cette mère qui disait à qui voulait l'entendre que Jenny faisait semblant de ne pas savoir marcher, bien que ce soit un mensonge éhonté. Encore une façon de faire croire à Jenny qu'elle était retardée depuis le début. Elle lui barbouillait aussi le visage de ses couches sales, je m'en rappelle clairement, un geste si odieux envers n'importe quel enfant.

Je me souviens d'avoir vu maman faire des trucs comme ça à Jenny depuis que j'étais toute petite et je trouvais ça atroce. Comment une mère pouvait-elle se comporter ainsi ? Comment une mère pouvait-elle être aussi méchante avec sa petite fille ?

Ça semblait naturel chez elle. La façon dont elle a marqué ma vie, celle de Jenny, et a fait de mon enfance un calvaire. Elle n'a pas été la seule responsable, mais, bon sang, elle a indubitablement posé les premiers jalons.

C'est l'histoire que j'ai réussi à reconstituer, Jenny, de mes bribes de souvenirs, des remarques des

membres de la famille, des innombrables dossiers et documents que j'ai mentionnés, qui sont étalés autour de moi. C'est le puzzle de nos vies, et j'ai à peine mis les coins, trié les bords.

C'est étrange, car je sens que je dois faire ça comme il faut, je dois te donner une voix, à toi comme à moi, et ma chance de le faire ne se présentera pas une seconde fois. Je me souviens de trucs colportés à propos de notre famille, des insultes que l'on nous balançait, des plaintes permanentes des voisins, mais personne ne savait véritablement ce qui se passait. Ces deux fillettes, qui n'avaient pas été désirées au fond, méritent que tout soit dévoilé au grand jour. Mes souvenirs doivent être plus que ce qu'ils sont – ils doivent également inclure les tiens, les choses que tu m'as confiées quand nous étions grandes, celles que d'autres m'ont dites, celles qui étaient écrites. J'essaie de tout rassembler, mais c'est accablant, Jenny. Chaque fois que j'ouvre ces dossiers ou le coffret de ma mémoire dans mon esprit, j'ai l'impression que ces histoires veulent être racontées à tout prix, c'est ce qu'elles hurlent dans ma tête. Elles sont restées enfermées si longtemps, et maintenant... maintenant est venue leur chance d'être entendues. Maintenant, nous avons une chance d'être entendues. C'est une responsabilité énorme, mais je te dois ça, je nous dois ça. J'espère juste que d'autres personnes pourront apercevoir l'image que je suis en train de peindre, parce que je veux que cette histoire te donne une voix – et, ce faisant, je veux donner de l'espoir à tous ces autres petits garçons et petites filles dans

cette société qui, eux non plus, n'ont jamais pu dire leur histoire. Nous avons tous droit à une chance d'être entendus, d'écrire nos propres lignes. Quand d'autres le font pour nous, quand ils nous collent une étiquette, cela peut entailler notre estime de nous si profondément que nous finissons par nous accuser des mauvaises choses – quand on nous dit que c'est notre faute, quand on nous dit que nous l'avons cherché, nous commençons, à un moment donné, à nous demander si c'est vrai. Peut-être bien que oui. Peut-être qu'effectivement, nous sommes faibles ou pathétiques. Dans mes périodes noires, je me pose des questions à propos de tout cela, mais je sais que ça fait simplement partie du joug psychologique que l'on m'a imposé. Si je commence à penser – si ne serait-ce qu'un seul survivant commence à penser – que nous sommes responsables des abus que nous avons subis, cela signifie que les agresseurs ont gagné. Je ne les laisserai pas gagner. Je me souviendrai et je crierai sur tous les toits : « Nous valons quelque chose, nous tous les survivants ! » C'est de cela qu'on doit se souvenir – nous devons nous dire : « Tu es assez bien. Ta vie vaut quelque chose. Tu es quelqu'un de spécial et capable de surmonter ce que l'on t'a infligé. » Mais il y a tant à surmonter, Jenny, tant et tant...